



—Voilà Man Ghite.—Page 206, col. 3

MAN GHITE

Le renseignement était inutile ; tante Paule savait depuis longtemps, par Pierre, le nom de sa nouvelle voisine. Elle grillait même de la connaître mais, d'après un rapport fait par Guillaume, et certainement exagéré, sur Barbe-Bleue et ses gros verrous, la craintive tante Paule n'avait pas osé risquer, à son tour, une démarche qui, peut-être, serait aussi mal reçue que celle de son neveu et, à son grand regret, elle avait renoncé à nouer avec la Chanterie des rapports que, d'avance, elle s'était imaginés pleins de charmes, pourtant !

Conformité d'âge, de situation... leur isolement !... que de raisons, en effet, pour les deux vieilles dames de se rapprocher ! Quelle acquisition surtout, pour la timide vieille fille égarée dans cette caverne de bandits !

Aussi tante Paule eut-elle, en accueillant sa voisine, presque autant de joie que Pierre, lui-même, en avait éprouvé tout à l'heure. Elle se leva vivement et, la main tendue, oubliant sa timidité, elle s'avança devant de la vieille dame...

Heureuse tante Paule ! Dix minutes suffirent pour la réalisation de ses rêves les plus chèrement caressés... Le loto, le piquet, le bézigue ! Les "réussites" les plus compliquées... des points de tricot et de crochet qui se font sans yeux, quand on n'en a pas, les yeux fermés quand on en a !... tout ce qui peut, enfin

adoucir l'existence d'une pauvre recluse infirme et souffrante, Mme Audran avait tout cela ! Mieux encore le whist... (tante Paule eut un moment d'extase) Mme Audran jouait le whist !... Un mort avec M. Auger, quelle fête ! Et la tête de plus en plus exaltée, tante Paule ouvrait déjà ses salons !

Ainsi ses pressentiments ne l'avaient pas trompée ; Mme Audran était une personne pleine de ressources et elle trouvait en elle une précieuse amie, une confidente de ses plus intimes soucis. N'avaient-elles pas les mêmes goûts, les mêmes pensées ? Car, entraînée par un sentiment irrésistible de confiance et de sympathie, tante Paule avait montré, déjà, à sa future partenaire de sa vie forcément retirée et solitaire, elle avait dit un mot du grand Piogé, ce cauchemar de ses jours et de ses nuits et, là encore, elle l'avait bien senti, elle trouvait conformité absolue d'opinion.

Toute au bonheur de ses confidences, de ses projets de douce intimité, de tricot et de bézigue, tante Paule avait fait, cependant, presque seule les frais de la conversation ; elle écoutait avec trop de plaisir sa propre voix, condamnée d'ordinaire au silence, pour s'apercevoir que, depuis un instant, Mme Audran paraissait, malgré tous ses efforts, distraite et agitée. C'est qu'en effet la vieille dame avait hâte de retourner auprès de son petit patient ; mais elle avait, d'abord, une faveur à obtenir et tante Paule, incons-

ciemment égoïste, n'avait pas dit un mot, encore, de l'accident de Pierre. Elle allait même reprendre l'énumération, déjà longuement faite, de ses souffrances morales et physiques, quand sa confidente la prévint vivement ; l'effort était trop pénible, à la fin, et résolue, la vieille dame aborda la seule question qui pût l'intéresser dans ce moment.

— Remplacer Marie, cette nuit, auprès du blessé ?... le soigner ?...

Tante Paule resta d'abord muette, confondue, devant l'étrangeté de cette requête que la vieille dame, pourtant, semblait trouver toute simple et toute naturelle, puis elle fit timidement quelques objections : Était-il vraiment nécessaire qu'on le veillât ?... L'état de Pierre ne présentait aucune gravité, avait dit le docteur, et le délire était passé (le mot : délire, seul, la faisait encore frissonner pourtant). Et n'y aurait-il par indiscretion à abuser ainsi...

Tante Paule ne put achever cette phrase, qui promettait, cependant, d'être excessivement polie ; Mme Audran l'arrêta dès les premiers mots, en assurant qu'elle considérerait comme une faveur, au contraire, qu'on lui permit de donner ses soins à son petit ami.

Là-dessus, tante Paule fit quelques réflexions qu'elle garda pour elle.

Aux Fougerets, même lorsqu'elle s'y trouvait seule, tante Paule n'était pas une autorité. De tout temps, et quoi qu'il pût arriver, elle avait toujours refusé de prendre aucune initiative, aucune responsabilité (cet épouvantail des timides et des égoïstes), et c'est surtout vis-à-vis de Pierre qu'elle gardait dans toute sa rigueur, son attitude de puissance neutre, Pierre étant à son gré, un dépôt beaucoup trop dangereux pour qu'on en acceptât légèrement la charge. Jamais, cependant, si triste aventure n'avait, en l'absence de Guillaume, troublé la quiétude de la vieille fille.

Pierre malade, Pierre captif entre les quatre poteaux de son lit, c'était, pour tante Paul, quelque chose comme un lion ou un tigre nouvellement mis en cage ! Qui donc saurait l'y tenir en respect... calmer ses impatiences... distraire son ennui ?... Déjà Marie ne savait plus où donner de la tête devant ses révoltes et exigences, avec les autres ce serait encore pis, sans doute ! Au dire de Martel, Pierre et sa locataire s'entendaient comme de vieux camarades, pourquoi, alors, en ce grave embarras, refuser un service offert de si bonne grâce ?

D'ailleurs Mme Audran semblait être une de ces personnes qui, avec la plus grande douceur, veulent bien ce qu'elles veulent. Sa démarche auprès de tante Paule n'était que polie et convenable ; elle lui devait cette marque d'égards, et ne pouvait s'installer auprès de Pierre qu'avec l'assentiment de Mlle Faverge, représentant la maîtresse de la maison, mais, bien évidemment, elle était décidée à obtenir cet assentiment et où donc la pauvre tante Paule eût-elle trouvé la force de résister à une volonté quelconque ?

Au surplus, si elle voulait se faire une amie de sa nouvelle voisine, rien ne pouvait la servir mieux que cette circonstance !

Et c'est ainsi que, dès sa première visite aux Fougerets, la vieille dame y eut, à titre de garde-malade, ses grandes et petites entrées.

Quel repos dans la maison ! Plus de cris, plus de querelles... le régime du tilleul avait été abandonné et les choses n'en allaient que mieux quoique Marie pût en penser ! Pierre, reconnaissant, buvait ce qu'on lui donnait, ne mangeait que ce que Man Ghite permettait ; il obéissait à un signe, à un regard et nemontrait plus ni étêtement ni impatience ; il n'aurait jamais cru, du reste, qu'il fût si facile d'être malade ; quand la fièvre tomba complètement, cela devint presque agréable et il s'étonna de s'ennuyer si peu !

C'est qu'aussi sa Man Ghite le quitta à peine pendant ce temps d'épreuve. Dès la troisième nuit il devint inutile de le veiller mais dans la journée, elle passait de longues heures auprès de lui, le dorlotant avec tendresse quand il souffrait un peu, le calmant, ferme, patiente à la fois, quand il s'énervait, le consolant et l'amusant de son mieux quand l'inaction lui pesait trop !

Les domestiques étaient en admiration devant les prodiges accomplis par la vieille dame. Elle eut bientôt